

beaucoup de militants de la première heure se sont tellement dépensés la nuit précédente, qu'ils sont devenus totalement aphones et ne peuvent plus intervenir utilement. L'incident de tout à l'heure a eu un curieux résultat : tirés brusquement de leur assoupissement par les coups de feu, en constatant le petit nombre de camarades restant (ils étaient environ 300 à 400) un certain nombre les quittèrent à ce moment, tandis que d'autres, plus nombreux, qui les avaient quittés auparavant, attirés par le bruit de la salve, accouraient prendre place parmi eux.

Le même mouvement de flux et de reflux se produisit parmi la population et l'animation devint bientôt aussi considérable que le matin, c'est alors qu'apparaît le Comité d'Argeliers. Successivement deux orateurs prennent la parole pour engager les soldats à ne pas provoquer d'effusion de sang. Ceux-ci sont divisés ; les uns sont furieux, les autres découragés d'avoir été lâchés par leurs camarades.

Les premiers veulent assouvir leur dépit à coups de fusils, les autres sont disposés à capituler. Le caporal qui a plusieurs fois pris la parole, incapable maintenant de se faire entendre, prend place sur le banc à côté de l'orateur du Comité d'Argeliers et lui fait dire en son nom qu'il engage ses camarades à se rendre ; mais seulement sous la promesse formelle qu'aucune punition ne sera infligée. Cette proposition paraît favorablement accueillie. Le caporal se met à la tête des mutins qui, malgré une vive opposition d'une partie de la population et de quelques-uns d'entre eux se mettent en marche vers le domicile du général Lacroisade pour lui arracher la promesse qu'il n'y aura pas de punitions. Le général Lacroisade est au quartier général. Des civils vont le chercher et l'amènent au milieu des soldats. Il paraît encore en proie à son émotion du matin. Il promet d'oublier les injures qu'il a reçues et d'intercéder en faveur des mutins, mais ne fait pas de promesses formelles.

Malgré cela, les soldats absolument désemparés le suivent à la caserne. Au moment d'en franchir le seuil, cependant, sous les efforts de la population, ils se ressaisissent et s'arrêtent. Les membres du Comité d'Argeliers qui ont conseillé la reddition annoncent l'arrivée du général Bailloud, commandant le corps d'armée, et conseillent d'attendre.

Les mutins quittent les abords de la caserne et vont se masser sur la place Garibaldi. Pendant ces diverses pérégrinations, des groupes de soldats se sont détachés, épuisés par la fatigue, jetant le manche après la cognée et se désintéressant de la suite des événements. D'autres soldats, au contraire, ayant pris quelque repos, viennent remplir les vides causés par ces départs. Sur la place Garibaldi on parvient tant bien que mal à se reformer et à donner encore l'impression de la cohésion quand arrive le général Bailloud. Il prononce une harangue chair et poisson où il parle de la patrie, de la guerre de 1870, toutes choses fort indifférentes à ses auditeurs. Cependant, comme la plupart sont arrivés au terme de la résistance possible, sous le coup du fatalisme amené par l'excès de fatigue, ils suivent le général à la caserne. Une deuxième fois, ils sont arrêtés par la population et le Comité d'Argeliers intervient à nouveau activement pour obtenir les promesses demandées. Enfin, l'un de ces Messieurs agit un papier